

A 7h52 précisément, mademoiselle Berduquet verrouilla la porte de son logement. A double tours, on s'entend. Après avoir soigneusement remis la clé dans son sac à main vert anis, celui qu'elle arborait en saison printanière, elle referma doucement mais fermement le petit portillon en bois séparant son jardinet de la route. Alors qu'elle s'apprêtait à faire son trajet de sept minutes la menant à l'abri d'autobus de son quartier, elle céda néanmoins à la tentation, fit un rapide demi-tour, retraversa son jardin et alla prestement vérifier que la porte était bel et bien verrouillée et ne céderait pas à l'assaut d'un quelconque intrus. Cela fait, elle pressa le pas, ne voulant pas se mettre en retard. Pour une fois, l'autobus était ponctuel, ce qui n'était pas le cas tous les jours depuis que ce jeune venu de Sarramon avait remplacé monsieur Dupain, parti en retraite. Tendant sa carte d'abonnée au jeunot, mademoiselle Berduquet couina son habituel « Bonjour » puis entrepris la périlleuse traversée des premiers rangs de sièges alors que l'autobus se remettait en marche sans plus de cérémonie. Au temps de monsieur Dupain, cela ne serait pas arrivé : il avait la galanterie d'attendre qu'elle eut pris place avant de redémarrer. Mademoiselle Berduquet dépassa sans façon les deux premières rangées, ne voulant en aucun cas se poser à proximité de maître Bouvier, le notaire du village, dont la chemise exhibait dès les plus jeunes heures du matin d'amples auréoles couleur de pleine lune. Elle lui accorda néanmoins un rapide hochement de tête. Et poursuivit son avancée vers la quatrième rangée où son siège habituel, à droite côté fenêtre, l'attendait.

La journée s'annonçait bien : il faisait grand soleil, les tournesols étaient aux maximum de leur floraison, tournés vers l'astre, elle portait sa jupe préférée, la mauve à petits plis, et son chemisier était impeccablement repassé.

